



- - **Cours de Philosophie** -

- **.Format texte PDF d'après le cours en vidéo portant le même nom.**

Platon : l'allégorie de la caverne,
extrait de La République, Livre VII, 514b-517c.

Ce texte, extrait du début du livre VII de La République de Platon, est couramment appelé l'allégorie de la caverne. Une « allégorie » est la représentation ou l'expression d'une idée par le développement d'une métaphore. Ce texte est donc un récit symbolique élaboré par Platon, afin de mieux faire comprendre sa pensée. Mais ce n'est pas seulement une pensée platonicienne parmi tant d'autres, qui nous est exposé ici. L'allégorie de la caverne est un texte essentiel dans lequel est condensé, sous forme d'images, presque toute la théorie philosophique de Platon. De ce fait, si on comprend bien l'allégorie de la caverne et ce qui y est dit de manière métaphorique, alors c'est presque toute la philosophie platonicienne qui est comprise. Plus précisément, dans ce texte, l'auteur aborde le thème de la vérité. Mais c'est ici la vérité au sens de réalité, par opposition à l'illusion, qui est traitée. A ce sujet, Platon soutient la thèse selon laquelle la vérité réside dans le monde intelligible, et plus particulièrement dans l'idée du bien, auquel il n'est possible d'accéder que progressivement. Afin d'expliquer clairement cette idée de Platon, nous étudierons tout d'abord ce que représente le monde de la caverne, puis la sortie progressive vers l'extérieur, et enfin il sera question du retour dans la caverne.

1^{ère} partie : l'intérieur de la caverne ou le monde des illusions. (514b-516)

La situation décrite par Platon au début du texte, c'est-à-dire l'état des prisonniers à l'intérieur de la caverne, est une métaphore pour décrire la condition et la vie des hommes en général : cf. « semblables à nous » 515a. Mais quelle est alors précisément la vie des prisonniers dans la caverne, et par là même celle des hommes d'un point de vue plus général ? Ils ne voient que les « ombres » des choses. Ce qui signifie, dans la métaphore platonicienne, qu'ils vivent dans l'illusion ; puisque ce qu'ils voient, ce qu'ils croient connaître, n'est en réalité que les « ombres » des choses : leurs apparences. Une illusion (de la pensée), en effet, est le fait d'avoir une fausse idée de quelque chose ou de quelqu'un, qui est d'ailleurs souvent plus positive que la réalité. La plupart du temps, nous sommes inconscients de la fausseté des illusions : nous les prenons pour des vérités, tout comme les prisonniers dans la caverne pensent que les « ombres » sont la vérité, la réalité des choses. Les prisonniers sont d'ailleurs incapables de croire ou de penser qu'il existe autre chose en dehors de la caverne et des ombres qu'ils voient, puisqu'ils ne connaissent que cela, étant donné qu'ils y sont depuis leur enfance : cf. « tout au long de leur vie » 515b. C'est exactement la même chose pour les hommes en général : ils ne voient, ne connaissent et ne croient pas autre chose que ce qu'on



leur dit et ce qu'on leur fait voir depuis l'enfance. Les hommes, comme les prisonniers, vivent dans l'illusion, car ce qu'ils croient connaître, ne sont en réalité que les « ombres », c'est-à-dire les apparences, l'illusion des choses : cf. « de tels hommes considéreraient que le vrai n'est absolument rien d'autre que l'ensemble des ombres des objets fabriqués. » 515c.

Cet état, dans lequel se trouve les prisonniers, apparaît pour Platon tel une maladie, puisqu'il nous dit : « Examine alors, dis-je [...] si on les guérissait de leur égarement... » 515c. Ainsi cet état d'égarement qui n'est autre que l'état d'illusion des prisonniers, le fait d'ignorer ce qui est véritablement et réellement, est une maladie. Toutefois la guérison, le fait de sortir de la caverne et par là même de l'illusion, est une souffrance pour les prisonniers : cf. « à chacun de ses gestes il souffrirait... » 515d. Cette souffrance, c'est la difficulté à sortir des préjugés, des illusions, des idées reçues qui ont été élaborés depuis l'enfance. C'est la difficulté à regarder la réalité en face ! Il est difficile et douloureux en effet, pour suivre la métaphore, de regarder la lumière : la vérité/réalité, quand on sort de l'obscurité : l'illusion. Car alors, c'est tout ce à quoi on croyait, ce que l'on prenait pour vrai : notre réalité quotidienne, qui est remise en question. Et comme nous le dit Platon : on se sent alors « perdu » 515e. C'est pourquoi, de prime abord, les prisonniers ont tendance à considérer les ombres comme des objets plus réels que les véritables objets, car ils persistent à prendre pour vrai ce qu'ils avaient l'habitude de voir. De plus, on peut supposer que les prisonniers n'ont pas l'habitude d'avoir autant d'information sur les objets qu'ils voient ; puisque les vrais objets ont une couleur, une forme en 3 dimensions, un poids etc... Ce qui n'est pas le cas des simples ombres. Ainsi, tout cela les déstabilisent, car ils ont toujours vu et connu les ombres : ils ont donc du mal à remettre en question ce qu'ils ont toujours connu.

2^{nde} partie : la montée progressive vers le monde extérieur ou l'accès à la vérité. (516a-516e)

Le prisonnier est obligé de regarder progressivement ce qui se trouve à l'extérieur de la caverne, car dehors, il est ébloui par le soleil. Platon nous dit à ce sujet : « qu'il aurait besoin d'accoutumance pour voir les choses de là-haut. » 516a. Il est difficile en effet, comme nous l'avons dit précédemment, de regarder la vérité en face tout à coup. C'est pourquoi, le prisonnier regarde tout d'abord « les ombres », puis les reflets : cf. « sur les eaux, les images des hommes et celles des autres réalités qui s'y reflètent... » 516b, puis encore les objets eux-mêmes : cf. « ces réalités elles-mêmes », ensuite « de nuit, les objets qui sont dans le ciel et le ciel lui-même » et enfin « le soleil [...] lui-même » 516b toujours. Une fois sorti de la caverne, le prisonnier ne peut pas immédiatement « contempler » le soleil : sa vision des choses se déroulent par étapes. Cette vision par étapes qui s'élabore de la caverne au monde extérieur, et par là même de l'ombre à lumière, est en fait une analogie, une métaphore du chemin que tout un chacun doit emprunter pour sortir de l'illusion et accéder à la vérité/réalité. Chemin, qui lui aussi, s'arpege nécessairement par étapes.

Dans la théorie philosophique de Platon, en effet, chaque étape de la sortie de la caverne vers le monde extérieur ainsi que la vision progressive des choses qui s'y rattache, décrit les différentes étapes par lesquelles l'homme doit passer pour parvenir à la vérité. Pour Platon, le plus bas degré de connaissance de la vérité se situe à l'intérieur de la caverne : dans l'obscurité qui correspond au monde sensible, où règne l'ignorance et l'illusion. Tandis que le plus haut degré de connaissance de la vérité se situe à l'extérieur de la caverne : dans le monde intelligible, et plus particulièrement, dans la contemplation du soleil en lui-même et de sa lumière, qui correspondent à la vérité. Entre les deux, ce sont les différents modes de connaissance, ou vision des choses si l'on persiste dans la métaphore, qui sont les



intermédiaires pour passer progressivement de l'un à l'autre. Mais pour plus de précision à ce sujet, il est nécessaire d'étudier en détail ce que l'on appelle la « ligne » de Platon : cf. vidéo. Ainsi lorsque le prisonnier, sorti de la caverne, a atteint le mode ultime de connaissance : la contemplation du soleil en lui-même, il a accès à l'idée du bien et par là-même à la vérité en soi, sans plus aucun intermédiaire entre elle et lui. Le prisonnier est alors non seulement parvenu à la vérité, mais il est également, de ce fait, devenu philosophe. Chez Platon, en effet, la vérité et la vraie connaissance vont nécessairement de pair avec la philosophie.

3^{ème} partie : le retour dans la caverne ou le rôle du philosophe. (516b-517c)

Le prisonnier, devenu alors philosophe, a comme subi une transformation : il a découvert un nouveau monde, celui en dehors de la caverne, et une nouvelle manière de voir les choses. C'est pourquoi, le prisonnier ne regrette en rien sa vie passée, celle qu'il connaissait avant son ascension et comme nous le dit Platon, il préférerait « subir tout au monde plutôt que de se fonder ainsi sur les apparences, et vivre de cette façon-là. » 516d. Après avoir vu la vérité en face, le prisonnier n'a aucune envie de retourner dans le monde des illusions. D'ailleurs s'il devait le faire, l'ancien prisonnier devenu philosophe, serait comme inadapté au monde de la caverne, parce que venant de la lumière : du monde réel et de la vérité, il n'est plus habitué à l'obscurité : au monde des illusions. Il n'est alors plus capable de voir et de reconnaître les ombres, puisqu'elles ne font plus parties de la (vraie) réalité pour lui. C'est pourquoi ses compagnons prisonniers, voyant qu'il est maintenant inadapté au monde obscur, penseront qu'il est inutile de sortir et de contempler le soleil, de voir la vérité en face : cf. « ce n'est même pas la peine d'essayer d'aller là-haut... » 517. Celui qui est sorti de l'illusion est donc totalement incompris par les autres, parce qu'ils ne font plus partie du même monde, ils ne partagent plus la même réalité.

L'incompréhension est alors telle, que le philosophe pourra même être tué par ses anciens compagnons, qui estiment qu'il ne fait plus partie des leurs. C'est ici une allusion à son maître Socrate : le premier philosophe, que nous fait Platon. Socrate qui fût condamné à mort : à boire la ciguë, par la Cité, parce que la remettant en question, il apparaissait comme un danger pour celle-ci. Mais officiellement, Socrate fût accusé d'impiété envers les dieux et de corruption de la jeunesse : il allait contre les idées de la Cité et devait donc mourir, pour le bien-être de celle-ci. Pourtant le philosophe pensait justement aller dans le sens du bien-être de sa Cité par ses interrogations et remise en question : cf. à ce sujet, l'œuvre de Platon : Apologie de Socrate. Ainsi, à l'image de Socrate, le rôle du philosophe est de retourner dans la caverne, afin de guider et de libérer ses anciens compagnons. Même si ceux-ci ne le souhaitent pas toujours et qu'il y a le risque de se faire tuer par eux, et que le philosophe lui-même ne souhaite pas toujours retourner dans son ancien monde des illusions. Il doit pourtant le faire, car c'est son rôle, voire même son devoir : une sorte d'obligation morale vis-à-vis des autres prisonniers. Le philosophe doit tenter de faire sortir ses anciens compagnons de cette illusion, qui les emprisonne et les empêche de voir la vérité/réalité des choses.

Dans ce texte de l'allégorie de la caverne, nous avons donc vu comment, pour Platon, les hommes en général sont prisonniers de leurs illusions, opinions et croyances. Nous avons vu également que cet état premier n'est pas une fatalité, puisqu'il est possible de sortir de ce monde des illusions pour aller vers la vérité/réalité. Toutefois, cette sortie est progressive. C'est grâce à la philosophie et à ce guide qu'est le philosophe, que l'homme acquiert



différents modes de connaissance qui lui permette alors d'atteindre au bout du compte les formes intelligibles. C'est-à-dire les idées elles-mêmes sans l'intermédiaire du sensible, dans lesquelles résident, pour Platon, la seule réelle vérité.



Texte : « L'allégorie de la caverne » de Platon
La République, Livre VII, 514b-517c, folio essais, p. 357-362

« [...] Voici des hommes dans une habitation souterraine en forme de grotte ; qui a son entrée en longueur, ouvrant à la lumière du jour l'ensemble de la grotte ; ils y sont depuis leur enfance, les jambes et la nuque pris dans des liens qui les obligent à rester sur place et à ne regarder que vers l'avant, incapables qu'ils sont, à cause du lien, de tourner la tête ; leur parvient la lumière d'un feu qui brûle en haut et au loin, derrière eux ; entre le feu et les hommes enchaînés, une route dans la hauteur, le long de laquelle voici qu'un muret a été élevé, de la même façon que les démonstrateurs de marionnettes disposent de cloisons qui les séparent des gens ; c'est par-dessus qu'ils montrent leurs merveilles.

- Je vois, dit-il.

- Vois aussi, le long de ce muret, des hommes qui portent des objets fabriqués de toute sorte qui dépassent du muret, des statues d'hommes **515** et d'autres êtres vivants, façonnés en pierre, en bois, et en toutes matières ; parmi ces porteurs, comme il est normal, les uns parlent, et les autres se taisent.

- C'est une image étrange que tu décris là, dit-il, et d'étranges prisonniers.

- Semblables à nous, dis-je. Pour commencer, en effet, crois-tu que de tels hommes auraient pu voir quoi que ce soit d'autre, d'eux-mêmes et les uns des autres, que les ombres qui, sous l'effet du feu, se projettent sur la paroi de la grotte en face d'eux ?

- Comment auraient-ils fait, dit-il, puisqu'ils ont été contraints, tout au long de leur vie, de garder ^b la tête immobile ?

- Et en ce qui concerne les objets transportés ? n'est-ce pas la même chose ?

- Bien sûr que si.

- Alors, s'ils étaient à même de parler les uns avec les autres, ne crois-tu pas qu'ils considéreraient ce qu'ils verraient comme ce qui est réellement ?

- Si, nécessairement.

- Et que se passerait-il si la prison comportait aussi un écho venant de la paroi d'en face ? Chaque fois que l'un de ceux qui passent émettrait un son, crois-tu qu'ils penseraient que ce qui l'émet est autre chose que l'ombre qui passe ?

- Non, par Zeus, je ne le crois pas, dit-il.

- Dès lors, dis-je, de tels ^c hommes considéreraient que le vrai n'est absolument rien d'autre que l'ensemble des ombres des objets fabriqués.

- Très nécessairement, dit-il.

- Examine alors, dis je, ce qui se passerait si on les détachait de leurs liens et si on les guérissait de leur égarement, au cas où de façon naturelle les choses se passeraient à peu près comme suit. Chaque fois que l'un d'eux serait détaché, et serait contraint de se lever immédiatement, de retourner la tête, de marcher, et de regarder la lumière, à chacun de ces gestes il souffrirait, et l'éblouissement le rendrait incapable de distinguer les choses dont ^d tout à l'heure il voyait les ombres ; que crois-tu qu'il répondrait, si on lui disait que tout à l'heure il ne voyait que des sottises, tandis qu'à présent qu'il se trouve un peu plus près de ce qui est réellement, et qu'il est tourné vers ce qui est plus réel, il voit plus correctement ? Surtout si, en lui montrant chacune des choses qui passent, on lui demandait ce qu'elle est, en le contraignant à répondre ? Ne crois-tu pas qu'il serait perdu, et qu'il considérerait que ce qu'il voyait tout à l'heure était plus vrai que ce qu'on lui montre à présent ?



- Bien plus vrai, dit-il.
- Et de plus, si on le contraignait aussi à tourner les yeux ^e vers la lumière elle-même, n'aurait-il pas mal aux yeux, et ne la fuirait-il pas pour se retourner vers les choses qu'il est capable de distinguer, en considérant ces dernières comme réellement plus nettes que celles qu'on lui montre ?
- Si, c'est cela, dit-il.
- Et si on l'arrachait de là par la force, dis-je, en le faisant monter par la pente rocailleuse et raide, et si on ne le lâchait pas avant de l'avoir tiré dehors jusqu'à la lumière du soleil, n'en souffrirait-il pas, et ne s'indignerait-il pas d'être traîné de la sorte ? et lorsqu'il arriverait **516** à la lumière, les yeux inondés de l'éclat du jour, serait-il capable de voir ne fût-ce qu'une seule des choses qu'à présent on lui dirait être vraies ?
- Non, il ne le serait pas, dit-il, en tout cas pas tout de suite.
- Oui, je crois qu'il aurait besoin d'accoutumance pour voir les choses de là-haut. Pour commencer ce seraient les ombres qu'il distinguerait plus facilement, et après cela, sur les eaux, les images des hommes et celles des autres réalités qui s'y reflètent, et plus tard encore ces réalités elles-mêmes. A la suite de quoi il serait capable de contempler plus facilement, de nuit, les objets qui sont dans le ciel, et le ciel lui-même, en tournant les yeux vers la lumière des astres et de ^b la lune, que de regarder, de jour, le soleil et la lumière du soleil.
- Forcément.
- Alors je crois que c'est seulement pour finir qu'il se montrerait capable de distinguer le soleil, non pas ses apparitions sur les eaux ou en un lieu qui n'est pas le sien, mais lui-même en lui-même, dans la région qui lui est propre, et de le contempler tel qu'il est.
- Nécessairement, dit-il.
- Et après cela, dès lors, il conclurait, grâce à un raisonnement au sujet du soleil, que c'est lui qui procure les saisons et les années, et qui régit tout ce qui est dans le lieu du visible, et qui aussi, d'une certaine façon, ^c est cause de tout ce qu'ils voyaient là-bas.
- Il est clair, dit-il, que c'est à cela qu'il en viendrait ensuite.
- Mais dis-moi : ne crois-tu pas que, se souvenant de sa première résidence, et de la «sagesse» de là-bas, et de ses codétenus d'alors, il s'estimerait heureux du changement, tandis qu'eux il les plaindrait ?
- Si, certainement.
- Les honneurs et les louanges qu'ils pouvaient alors recevoir les uns des autres, et les privilèges réservés à celui qui distinguait de la façon la plus aiguë les choses qui passaient, et se rappelait le mieux lesquelles passaient habituellement ^d avant les autres, lesquelles après, et lesquelles ensemble, et qui sur cette base devinait de la façon la plus efficace laquelle allait venir, te semble-t-il qu'il aurait du désir pour ces avantages-là, et qu'il jalouserait ceux qui, chez ces gens-là, sont honorés et exercent le pouvoir ? ou bien qu'il éprouverait ce dont parle Homère, et préférerait de loin, « étant aide-laboureur »,

*...être aux gages
D'un autre homme, un sans-terre...*

et subir tout au monde plutôt que se fonder ainsi sur les apparences, et vivre de cette façon-là ?

- Je le crois ^e pour ma part, dit-il : il accepterait de tout subir, plutôt que de vivre de cette façon-là.

- Alors représente-toi aussi ceci, dis-je. Si un tel homme redescendait s'asseoir à la même place, n'aurait-il pas les yeux emplis d'obscurité, pour être venu subitement du plein soleil ?



- Si, certainement, dit-il.

- Alors s'il lui fallait à nouveau émettre des jugements sur les ombres de là-bas, dans une compétition avec ces hommes-là qui n'ont pas cessé d'être prisonniers, au moment où lui est aveuglé, avant **517** que ses yeux ne se soient remis, et alors que le temps nécessaire pour l'accoutumance serait loin d'être négligeable, ne prêterait-il pas à rire, et ne ferait-il pas dire de lui : pour être monté là-haut, le voici qui revient avec les yeux abîmés ? et : ce n'est même pas la peine d'essayer d'aller là-haut ? Quant à celui qui entreprendrait de les détacher et de les mener en-haut, s'ils pouvaient d'une façon ou d'une autre s'emparer de lui et le tuer, ne le tueraient-ils pas ?

- Si, certainement, dit-il. ,

- Eh bien c'est cette image, dis-je, mon ami Glaucon, qu'il faut appliquer intégralement à ce dont nous parlions ^b auparavant : en assimilant la région qui apparaît grâce à la vue au séjour dans la prison, et la lumière du feu en elle à la puissance du soleil, et en rapportant la montée vers le haut et la contemplation des choses d'en-haut à la montée de l'âme vers le lieu intelligible, tu ne seras pas loin de ce que je vise, en tout cas, puisque c'est cela que tu désires entendre. Un dieu seul sait peut-être si cette visée se trouve correspondre à la vérité. Voilà donc comment m'apparaissent les choses : dans le connaissable, ce qui est au terme, c'est l'idée du bien, et on a du mal à la voir, mais une fois qu'on l'a vue ^c on doit conclure que c'est elle, à coup sûr, qui est pour toutes choses la cause de tout ce qu'il y a de droit et de beau, elle qui dans le visible a donné naissance à la lumière et à celui qui en est le maître, elle qui dans l'intelligible, étant maîtresse elle-même, procure vérité et intelligence; et que c'est elle que doit voir celui qui veut agir de manière sensée, soit dans sa vie personnelle, soit dans la vie publique. »

PLATON, La République, Livre VII, folio essais, p. 357-362